

Observer, classer, admisnistrer

In: Genèses, 5, 1991. pp. 2-3.

Citer ce document / Cite this document :

Topalov Christian. Observer, classer, admisnistrer. In: Genèses, 5, 1991. pp. 2-3.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_5_1_1356

*Observer, classer,
administrer*

Depuis quelques années, lorsque les sciences sociales se penchent sur leur passé, ce n'est plus exclusivement pour célébrer les pères fondateurs ou réécrire une fois encore les généalogies par lesquelles chaque génération de prétendants légitime ses innovations. Sociologie, histoire, statistique, sciences politique et économique, géographie, et j'en oublie, ont entrepris d'écrire avec moins de sélectivité et plus de rigueur une histoire de leurs origines et de leurs développements. Ce travail d'exhumation restitue des objets perdus et nous conduit de surprise en surprise.

Genèses est, pour une part, né d'un tel mouvement, auquel ce dossier veut apporter une contribution. Les études qu'il réunit témoignent, espérons-nous, de la pertinence d'une histoire sociale ou d'une sociologie historique des représentations savantes de la société. Quelques partis de méthode peuvent s'y lire.

On y examine en effet les rapports intimes entre le moment de l'observation de la société, celui de la construction des catégories de classement et d'analyse, celui de l'administration du social.

Sans doute, revenir aux textes est nécessaire, pour en retrouver la saveur originelle et les sens effacés par l'oubli ou la glose. Mais cela ne saurait suffire. L'histoire des sciences sociales ne peut s'écrire comme celle de filiations, d'influences et de controverses dans le champ clos des idées, car le monde savant est attaché par de multiples liens au monde tout court.

Il faut donc revenir aussi aux acteurs et ouvrir largement l'angle de visée. Cela ne va pas de soi, car chaque discipline a secrété son histoire officielle. Les grandes figures y cachent celles qualifiées de mineures, en même temps qu'elles sont abstraites du monde social qui était le leur, celui de la réforme sociale, de l'administration, voire de la politique. L'histoire de nos sciences a besoin d'une histoire des savants – de tous les savants – qui soit aussi celle de leurs trajectoires sociales, des champs qu'ils constituaient, des réseaux dans lesquels ils étaient insérés et qui débordaient largement l'univers académique.

Qu'ils le revendiquent ou s'en défendent, les spécialistes des savoirs sur la société parlent à celle-ci en parlant de celle-ci. En construisant leurs objets, leurs concepts, leurs méthodes, ils énoncent des « problèmes sociaux » et, en posant les questions, donnent aussi les réponses. C'est pourquoi les batailles pour la

légitimité scientifique ne sont jamais gagnées seulement sur ce terrain. Enjeux internes aux champs disciplinaires et enjeux de société se nouent dans les rapports entre acteurs comme dans le plus intime des méthodologies et des propositions scientifiques.

Les cas présentés ici permettent de voir, peut-être trop aisément, les liens entre représentations cognitives et représentations pratiques. Ni Charles Booth dans l'Angleterre des années 1890 (Christian Topalov), ni le groupe d'Économie et humanisme dans la France des années 1940 (Isabelle Astier et Jean-François Laé) ne sont des sociologues universitaires au désintéressement rémunéré. Le monde de la réforme du logement des années 1890 en France (Susanna Magri) et celui de la philanthropie scientifique qui donnera naissance en 1939 au ministère égyptien des Affaires sociales (Alain Roussillon) énoncent clairement des objectifs transformateurs. Tous, cependant, élaborent des instruments d'observation et des catégories de classement qui marqueront fortement les sciences sociales de leur pays tout en fournissant un langage qui permettra de concevoir des politiques sociales.

Ainsi, l'exigence réformatrice se transmue en questionnement savant, tandis que les données objectivées par la science sont rendues disponibles pour énoncer les objectifs de l'action. Cet enchaînement circulaire, on le voit ici, est international et notre dossier est une invitation à le penser de façon comparative. L'enquête sociale qui, à Londres, à Marseille et au Caire, peut pourtant se prévaloir de généalogies différentes a partout un air de famille. Le travail de classification des populations débouche sur des résultats variés mais procède du même souci de réforme à la fin du siècle passé et au milieu du nôtre. Les traditions intellectuelles, les cultures religieuses, les jeux de la scène politique ou les caractères nationaux ne modifient apparemment guère la nature d'un tel lien.

Les études que l'on va lire s'attachent à des moments originels, dont les chronologies restent à discuter. En ces époques, déjà lointaines, la science pure était encore prise dans la gangue de connivences rendues depuis inavouables. Cela suffirait peut-être à faire toucher du doigt combien est actuelle l'archéologie des savoirs. Et combien en sont lourds les enjeux dans les développements de nos disciplines.

Christian Topalov